

LE PUBLICISTE.

TRIDI 25 Brumaire, an IX.



HONGRIE.

De Presbourg, le 28 octobre (6 brumaire).

L'archiduc palatin est arrivé le 24 à Oedenbourg, où on avoit fait depuis le 13 toutes les dispositions nécessaires pour recevoir le quartier-général de l'armée d'insurrection & des troupes. Depuis le 25, celles du comitat de Pest & de la ville de Bude sont en marche pour Oedenbourg. On y attend aussi 2000 hommes de troupes de ligne, pour exercer les insurgens au maniement des armes & aux évolutions.

AUTRICHE.

De Vienne, le 29 octobre (7 brumaire).

On annonce aujourd'hui comme certain que l'archiduc Jean continuera de commander l'armée d'Allemagne, & que l'archiduc Ferdinand (frère de l'archiduc de Milan), qui est de retour de Prague depuis quelques jours, aura le commandement de l'armée d'Italie, & sera secondé par le général Mack. L'archiduc Charles, qui conservera le commandement en Bohême, sera bientôt à la tête d'une armée considérable, soit par la levée qui se fait en ce moment dans ce royaume, soit par la réunion de plusieurs corps de troupes de l'aile droite de l'armée impériale. L'armée hongroise, aux ordres de l'archiduc palatin, ne tardera pas à être rassemblée sur la frontière occidentale de la Hongrie. Ainsi la monarchie autrichienne, après deux guerres très-méchantes, qui ont duré près de quinze années consécutives, & après une campagne désastreuse, présente encore à ses ennemis quatre armées qui couvrent ses frontières depuis Egra jusqu'à l'embouchure du Pô.

On apprend des frontières de la Gallicie que S. A. I. le grand-duc Constantin arriva le 27 septembre à Brzesc, & se rendit immédiatement, avec les généraux Mileradowics & Langeron, à Terespol, où il fit manœuvrer les troupes qui s'y trouvent. Le 29 il devoit passer en revue celles qui sont à Brzesc & dans les environs, & partir le 30 pour Kamienieck, où il fera la revue des troupes qui sont en Podolie.

ALLEMAGNE.

De Ratisbonne, le 4 novembre (13 brumaire).

Le lieutenant-général Grenier a donné avant-hier un grand bal, auquel ont assisté les officiers de l'état-major français, les officiers autrichiens des corps établis sur la rive gauche du Danube dans notre voisinage, & la noblesse qui se trouve en cette ville.

Rien n'annonce dans nos environs que la reprise des hostilités soit prochaine. Cependant c'est demain qu'expire l'armistice, & l'on n'a rien publié jusqu'ici qui confirme la nouvelle répandue depuis quinze jours qu'il a été prolongé.

D'Ulm, le 5 novembre (14 brumaire).

Le 5 vendémiaire, le 20^e. régiment de chasseurs, pas-

sant par cette ville pour se rendre dans ses anciens cantonnemens, le général de division Richepanse engagea le général Pétrasch, commandant de la place pendant le siège, chez lequel il se trouvoit, à le voir défilér : « Oui, dit ce général, j'aime mieux le voir défilér, que de le voir en face ». Ce régiment est le premier qui soit entré dans Ulm cette année; il y entra aussi le premier, il y a quatre ans.

De Stutgard, le 5 novembre (14 brumaire).

On annonce comme très-prochain le retour du général en chef Moreau, & différens préparatifs qui se font sur la route d'Ulm à Augsburg & plus loin, ne permettent pas de douter, dit une de nos gazettes, qu'il ne soit attendu à l'armée française.

De Francfort, le 6 novembre (15 brumaire).

La proclamation de l'archiduc Charles a pour objet principal de former en bataillons réguliers la levée des volontaires de Bohême. On ne laissera subsister dans ce royaume que quelques corps de chasseurs volontaires, à la suite de la légion que l'archiduc organise. Le tout formera environ 30 mille hommes; mais on y incorporera différens corps d'infanterie & de cavalerie, aux ordres des généraux Sinschen & Klenau, qui porteront à 50 mille hommes l'armée aux ordres de l'archiduc Charles.

C'est probablement pour opposer à cette armée des forces égales, que le gouvernement français va renforcer l'armée du général Augereau. Différentes troupes, formant 18 à 20 mille hommes, doivent arriver incessamment à Mayence, d'où l'on apprend aujourd'hui que des quartiers & des magasins ont été commandés dans le département du Mont-Tonnerre pour le passage de ces troupes.

De Manheim, le 7 novembre (16 brumaire).

Un ordre arrivé du quartier-général de l'armée du Rhin porte qu'il sera établi dans cette ville un hôpital militaire pour 600 malades. Le gouvernement palatin a fait jusqu'ici d'inutiles remontrances pour en empêcher l'exécution.

De Spire, le 9 novembre (17 brumaire).

Les travaux pour la démolition de Philipsbourg ont été suspendus un moment & les ouvriers congédiés. On avoit formé à ce sujet diverses conjectures pour ou contre la guerre; mais toutes ces conjectures se sont trouvées fausses ou démenties par l'ordre arrivé hier de continuer cette démolition. On suppose, non sans vraisemblance, que les variations qui ont lieu à cet égard ont quelque rapport avec l'état des négociations.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

De Strasbourg, le 18 brumaire.

Le courrier du comte de Cobentzel, Rosenberg, vient de passer par cette ville; il se rend en toute diligence à Vienne. Il dit qu'il y porte un projet de traité de paix des-

tive, que le premier consul a lui-même rédigé & remis à M. de Cobentzel. Ce courrier reviendra incessamment avec la réponse de la cour de Vienne. Si cette dernière signe ce projet, la paix sera de suite conclue, & l'on ne s'occupera plus au congrès de Lunéville que des arrangemens définitifs pour la paix de l'Empire, & de l'organisation nouvelle des états d'Italie.

M. le baron de Schubart, ministre plénipotentiaire du roi de Danemarck au congrès, est arrivé ici hier soir, ainsi que M. le prince de Reuss. Ils se rendent directement à Lunéville, parce qu'on a appris ce matin, par voie extraordinaire, que les ministres plénipotentiaires de la république & de l'empereur y sont arrivés.

De Nancy, le 17 brumaire.

Le comte de Cobentzel est arrivé ici hier à deux heures du matin, & est parti de suite pour Lunéville.

Le ministre plénipotentiaire français est arrivé le même jour à dix heures du matin; il a été reçu par toutes les autorités civiles & militaires avec tous les honneurs dus à son caractère. L'arrivée de ces deux ministres ici a renouvelé l'espérance d'une paix prochaine.

La voiture qui transporte à Lunéville les tableaux, glaces, tapisseries & autres effets pour la décoration du congrès, a passé ici ce matin à dix heures.

De Lunéville, le 18 brumaire.

Le comte de Cobentzel est arrivé ce matin à cinq heures & un quart, & le ministre français à midi & demi; immédiatement après l'arrivée de ce dernier, on a envoyé vers lui le secrétaire de la mairie pour prendre l'heure à laquelle les autorités administratives pourroient être admises à lui rendre leurs hommages respectueux; celle de trois heures ayant été indiquée, elles se sont rendues chez lui, précédées de la musique, pour lui manifester la joie qu'elles éprouvent de le posséder dans leurs murs. Il dîna chez le général Clarck.

Le télégraphe est posé sur le comble du château, & sera, dans trois jours, en état de signaler, si le tems le permet.

De Paris, le 22 brumaire.

Le général Berthier reprend aujourd'hui le porte-feuille du ministère de la guerre.

— Le citoyen Miot remplace le citoyen Chaptal à la commission des conseillers d'état, chargée de l'élimination des prévenus d'émigration.

— On assure que le citoyen Chaptal rétablit les places de chefs de division, & qu'il y nomme les citoyens Neuville, Lancelle, & Dumouchel à celle de l'instruction publique.

— Les citoyens Fontanes & Duquesnoy ont donné leur démission de la place de rapporteurs au ministère de l'intérieur.

— Le ministre de l'intérieur passa la veille & le jour de son départ avec ses principaux employés, qui tous lui demandèrent la permission de le suivre, & conservent l'espoir de le rejoindre.

— On présentera le 25 au premier consul les superbes chevaux andalous dont le roi d'Espagne lui a fait présent.

— Tous les officiers qui se trouvent à Paris ont reçu ordre de se rendre à leurs postes respectifs.

— Tous les officiers de la gendarmerie, réformés ou en activité de service, qui sont à Paris, sont tenus d'aller faire visite sous trois jours, au bureau de l'inspection générale,

de l'Université, n°. 908, leurs ordres, permissions ou passe-ports.

— Le général Moreau s'est marié, le 18 brumaire, avec M^{lle}. Hulot, âgée de dix-neuf ans, fille de l'ancien directeur-général de l'Isle-de-France. On assure qu'il partira demain pour l'armée. Le général Lahori est parti hier.

— Le général de division Séguy est nommé inspecteur-général des troupes d'artillerie de la marine.

— Les cinq militaires qui, lors de la fête du 14 juillet, ont obtenu des médailles d'honneur, & ceux qui en obtiendront à l'avenir, toucheront la haute-paie accordée aux militaires qui obtiennent des brevets d'honneur.

— A dater du 1^{er}. frimaire prochain, il ne sera plus fait d'exportation de grains pour la Hollande.

— La bibliothèque du tribunal vient de s'ouvrir; c'est un établissement littéraire de plus dans la métropole des arts, & dont la situation au centre de Paris, & sur l'un des plus beaux jardins de cette ville, réunit l'utilité, la commodité & l'agrément. On en doit la jouissance aux soins constants & laborieux, & aux connoissances étendues en bibliographie du citoyen E. T. Simon, bibliothécaire du tribunal, homme de lettres recommandable, membre de plusieurs sociétés savantes, & qui, pendant quatre ans, c'est-à-dire depuis sa création, dirige la bibliothèque du corps législatif. Tous les amis de la république & des lettres lui doivent de la reconnaissance pour le nouveau monument élevé par son zèle; & il est desirable de voir toujours de pareils établissemens confiés à des hommes aussi purs & aussi intelligens. On lui a adjoint le citoyen Malherbe, homme instruit, digne de le seconder, & ancien membre d'une congrégation célèbre par ses travaux littéraires.

— Il circule, depuis quelques jours, dans cette ville, un imprimé, sous le titre de *Conférence du premier consul & de M. de Cobentzel*, par un citoyen Rosset, homme de loi. Il est fort douteux que ce citoyen ait assisté à une conférence dont personne que lui n'a entendu parler. L'on conçoit à peine la hardiesse de certaines gens, soit à prêter leurs rêveries aux hommes en place qu'ils n'ont jamais vus, soit à les offrir au public désabusé, & qui ne veut plus les entendre.

— Nous avons déjà parlé, plus d'une fois des rêves du citoyen Cavaillon pour tripler les revenus de l'état, au moyen des sucres qu'il se propose d'extraire des betteraves, des carottes & des érables. Il publie aujourd'hui son dernier rêve, & le voici :

« Je propose, dit-il, une souscription *modique* de 300 fr. par action, dont le montant, que je suppose être de 300,000 francs déposé en lieu sûr, sera destiné à faire valoir, à une douzaine de lieues de Paris, 650 arpens de terre. Je prendrai sur cette somme 20,000 fr. pour mes expériences sur les betteraves, 30,000 fr. pour une petite maison de plaisance, dont la moitié des jardins sera plantée en érables, 10,000 fr. pour les expériences à faire avec le *digesteur Papin*, &c. . . & auparavant tout cela, je prouverai que les actionnaires retireront 33 pour cent d'intérêt de leur mise, & peut-être davantage; car je fais mes estimations à la manière des huissiers-priiseurs dans les enchères ».

Malgré l'appât séducteur des 33 pour cent d'intérêt, offerts de si bonne grace par un rêveur aussi bien éveillé, nous craignons que la souscription ne soit long-tems à se remplir, tant les écus sont rares & les esprits déliés.

— Une des lionnes du jardin des Plantes vient de mettre bas trois petits vivans & à terme. Le tems de sa gestation a été de cent jours. Les lionceaux sont aussi grands que des chats adultes ; ils ont les yeux ouverts & marchent en se traînant. La mere en a le plus grand soin & les leche toute la journée. Le jour de l'accouchement (18 brumaire) elle parut languissante, traîna sa viande au fond de sa loge, sans en manger, & n'en fut pas moins douce avec son gardien. Elle accoucha sans jeter un seul cri. Le pere & la mere ont été pris entre Bonne & Constantine par des Arabes ; ils ont six ans & demi. Ce n'est pas la premiere fois que des lions ont produit en Europe, mais c'est la premiere fois qu'on voit ce phénomène en France.

— On évalue à plus de 100,000 fr. les dégâts causés dans la ville du Havre, par l'ouragan du 18.

— Le directeur des douanes de Bordeaux a pris pour cette ville les mêmes précautions qu'on a prises à Bayonne, pour intercepter la contagion qui regne dans l'Andalousie.

— Le premier article de l'arrêté du sous-préfet de Bayonne qui intercepte toute communication avec l'Espagne, est conçu en ces termes : « Aucun individu venant d'Espagne en France, même avec passe-port, autrement que pour le service public, ne pourra, jusqu'à nouvel ordre, dépasser la frontière ».

— Le commissaire général des relations commerciales de la république française à Cadix, est mort de l'affreuse maladie qui dépeuple cette ville, dont voici le tableau de situation au 20 septembre dernier : morts, 7515 ; malades, 15584 ; convalescens, 4227 ; guéris, 22501 ; non atteints de la contagion, 4317.

MINISTÈRE DE LA GUERRE.

Rapport du lieutenant-général Dupont, commandant l'aile droite de l'armée d'Italie, sur l'expédition de Toscane, au mois de vendémiaire an 9.

Livourne, le 4 brumaire an 9.

Votre lettre du 14 vendémiaire, citoyen général, relative à la Toscane, m'est parvenue le 16 à Bologne.

J'ai adressé sur-le-champ au général Sommariva votre notification sur le licenciement & le désarmement des levées extraordinaires, pour être en mesure, d'après vos ordres, d'entrer rapidement en Toscane dans le cas où ce général refuseroit d'obtempérer à votre demande : les brigades des généraux Malher & Corra Saint-Oyr appartenant aux divisions Watrin & Munier, ont été rassemblées, la premiere à Anghiari, & la seconde à Forlì. La division cisalpine du général Pino & la brigade des chasseurs à cheval du général Jablonowski, ont reçu l'ordre de se tenir prêts à marcher.

Le général Sommariva, au lieu de me répondre sur l'objet de la notification, se borne à m'accuser la réception de ma lettre, & il me prévient qu'il dépêche près de vous un officier de son état-major. J'aurais dû renvoyer cet officier à Florence & ne pas lui accorder le passage, puisque dans le même jour le citoyen Merliis, l'un de mes aides-de-camp, chargé d'une mission près le général commandant à Ferrare, n'avoit pu être admis dans cette place. J'ai toutefois, oubliant le droit de représailles, permis au chevalier de Saint-Ambrose de se rendre à Milan, où il vous a été présenté par le général Grobert, chef de l'état major de l'aile droite.

Les délais fixés dans votre lettre pour le désarmement alloient être écoulés, & je ne recevois point du général Sommariva la réponse ultérieure que j'en attendois, il étoit néanmoins prevenu que j'étois exclusivement chargé de vos instructions. Ce silence me jetoit dans un grand étonnement : mais ce qui redoubla ma surprise, fut le rapport du général Pino, daté de Pianoro, qui m'écrivait qu'un mouvement général s'opéroit dans les insurgés toscans ; que leurs postes occupoient encore plusieurs points du territoire cisalpin, & que l'on tenoit de l'artillerie pour armer les ouvrages élevés sur les passages de l'Apennin. J'ai dirigé alors sur Bologne les troupes destinées à l'expédition, & qui se trouvoient dans la Romagne. L'avant-garde est portée à Lugano pour observer de plus près la Toscane.

De nouveaux rapports confirment les premiers : ils ne me laissent plus le moindre doute sur les intentions hostiles du général Sommariva, & sur son refus de désarmer les insurgés. Cette conviction, partagée par tous les généraux, me détermine à marcher.

Le terme étoit expiré, & j'aurais été, par un plus long retard, coupable de l'ineécution de vos ordres & de ceux du gouvernement. En donnant d'ailleurs à l'ennemi le tems de se fortifier davantage & d'occuper les gorges des montagnes, c'étoit provoquer une effusion de sang inutile ; toutes les considérations militaires & politiques me dictoient le parti que j'ai pris.

Avant de pénétrer en Toscane, j'écris au général Sommariva la lettre suivante : elle expose les griefs qui rendent cette opération aussi légitime que nécessaire ; ils fixeront l'opinion de l'Europe, comme ils ont déjà fixé celle de l'Italie. L'armement de la Toscane porté à 25,000 hommes & les incursions dévastatrices de ces levées extraordinaires sur le territoire cisalpin ; les calamités & les insultes les plus outrageantes pour la nation française ; la sûreté de nos cantonnemens, sans cesse compromise, & un état réel d'hostilité au sein même de l'armistice, tout exigeoit l'adoption d'une mesure analogue à la dignité du plus grand des peuples & à la gloire de l'armée d'Italie. J'adresse en même tems une proclamation au peuple toscan, que je ne devois pas confondre avec les légions de M. Sommariva. Cette armée insurgée a coûté près de trente millions à ce pays que son beau climat a rendu si florissant & le gouvernement de la régence si infortuné. Les moyens les plus ridicules & les plus violens ont été tour-à-tour employés pour exciter un soulèvement général. A Arezzo, on a vu la Madone tirer de sa niche des coups de fusil sur l'effigie des Français. C'étoient le ministre anglais Windham, un moine & la courtisane Mary, célèbre en Toscane, qui faisoient opérer ce miracle, auteur de la perte des trop crédules & ardents Artisans.

A Lucques, le général Sommariva pressoit l'évêque de prêcher une espèce de croisade contre nous ; mais la piété éclairée de l'évêque a rejeté son projet de guerre de religion. A Livourne, la reine de Naples égarée par sa haine & par sa douleur, après la bataille de Marengo, n'a pas craint de répondre aux vociferations du peuple, au milieu du théâtre, par ces cris : *Mort aux Français ! mort à Bonaparte !* Il y a mille traits de ce genre qu'il est superflu de rappeler ; ils semblent, par leur extravagance, être étrangers à ce siècle.

Les 20 & 21, les corps des généraux Malher, Monnier & Jablonowski se dirigent de Bologne sur Lugano ; la division Pino s'est avancée sur Scarica Lasino. Un bataillon marche par la route de Vergato, & la 24^e demi-brigade légère, commandée par le citoyen Ferry, très-bon chef de corps, reçoit l'ordre de se porter de Forlì sur la route de Fiorenzuola.

Le 22 tout le corps d'expédition se met en mouvement : la division Pino forme l'avant-garde sous les ordres du général de division Pino, & des généraux de brigade Julien & Trivuley. Le premier poste ennemi que l'on rencontre étoit placé en avant de Pietra-Mala, & composé d'Autrichiens & de Toscans ; il fit feu sur nos troupes, elles y répondent, & elles l'enveloppent rapidement. Il met bas les armes. Je témoigne aux Autrichiens, commandés par un major du régiment de Jordis, ma surprise de le voir mêlé avec les Toscans qui se sont mis en état de guerre avec l'armée française, & que j'ai ordre de désarmer ; je les prévins du surplus que je ne le considère point comme prisonniers de guerre, attendu l'armistice que mon opération n'altère en rien, & qu'ils vont rejoindre leurs corps avec leurs armes & leurs effets. Le poste établi à Pietra-Mala, composé de cuirassiers, demande, & obtient sans difficulté, la faculté de se retirer sans être inquiété.

A mesure qu'on avance on aperçoit sur le flanc des colonnes, des bandes d'insurgés qui gagnent l'épaisseur des bois & les gorges écartées pour se soustraire à notre poursuite. Nous trouvons à Sinta des ouvrages de campagne fort étendus. Ils couvroient un camp où nous pensions éprouver quelque résistance ; mais il avoit été abandonné peu d'heures avant notre arrivée, & quelques hommes seulement qui s'étoient cachés dans les redoutes y ont été pris : des armes & beaucoup d'outils y ont été enlevés. Les ennemis, se repliant sur Barberino, où étoit leur quartier-général, nous marchons vers ce point avec rapidité. Le général Sparmochy, qui les commandoit dans cette partie, évacue précipitamment la ville, & nous y entrons le soir, après une marche de trente milles.

J'apprends, en arrivant, que les insurgés trompés, comme je l'avois espéré par le mouvement de la 24^e légère, & par celui du corps qui marchoit par Vergato & Granaglione sur Pistoia, s'étoient portés en grand nombre de ce côté. Il devient alors évident qu'ils ne peuvent plus se réunir & opérer de résistance. Toutes les difficultés du passage de l'Apennin se trouvoient vaincues. Je fus également instruit, à Barberino, que le général Sommariva avoit redoublé d'activité dans ses dispositions militaires au retour de l'officier qui avoit été expédié à Milan, malgré les promesses qu'il y

avoit données, & qu'il faisoit sonner le tocsin de tous côtés. Cette circonstance est remarquable. Je réponds à la lettre qu'il m'écrivit par la lettre ci jointe.

On découvre à Barberino des magasins d'effets & d'équipement, & un grand nombre de piques destinées à armer les paysans, au défaut de fusils; elles seront transférées à Bologne. Il éclate pendant la nuit un incendie très-violent qui menaçoit d'embrâser toute la ville; mais la proximité du camp arrête les ravages qu'il auroit pu faire: les voyageurs s'y portent avec célérité. J'ai tenu, il y a purement vos intentions, en promettant des indemnités aux individus qui ont essayé des pertes.

Les troupes reprennent leur marche le 25, en avançant vers Florence; j'étois à chaque instant plus impatient de savoir quel parti prendroit M. Sommariva qui étoit à-la-fois général autrichien, général toscan, membre & président de la régence. Comme chef des insurgés, il avoit employé tous ses moyens de défense; mais l'armistice régnant toujours entre les deux armées française & autrichienne, il sentoit qu'il ne pouvoit, sans se compromettre gravement, m'opposer les troupes autrichiennes qui étoient sous ses ordres. Je reçois enfin, à quelques milles de Florence, une lettre où ce général m'annonce qu'il évacue la Toscane, & qu'il recommande à la générosité française les intérêts des malades & des détachemens autrichiens qu'il laisse derrière lui; son vœu a été fidèlement rempli; j'ai eu pour eux tous les procédés convenables, & les officiers que j'ai vus ont reconnu la légitimité d'une opération qui ne concerne point l'Autriche, & que le général Sommariva a provoquée comme général & gouvernement toscan.

Le tocsin sonnoit encore à Florence peu d'heures avant notre arrivée; mais cette manœuvre étoit trop tardive; le plus grand calme a régné dans la ville, au moment de l'arrivée des troupes; ma proclamation a rassuré & éclairé les habitans sur leur situation, que les excès de la régence auroient portés au dernier degré d'infortune, si un nouvel ordre de choses n'avoit pas renversé sa domination. Les membres qui composoient cette autorité ont quitté la ville, après avoir formé un gouvernement provisoire que j'ai maintenu, ainsi que les autres autorités que j'ai trouvées établies.

La capitale de la Toscane étant entre nos mains, j'ai dirigé la division Pino sur Prato, Pistoia & Pescia; la division Monnier sur Arezzo, & la brigade Malher sur Livourne, afin de prendre possession, à-la-fois, de tout le territoire toscan, & de le purger des insurgés auxquels il ne falloit pas donner le tems de rassembler leurs corps sur différens points.

Le général Pino a trouvé à Pistoia le bataillon cisalpin qui étoit parti de Vergato. Le commandant du bataillon avoit fait un arrangement avec le commandant autrichien. Ils ont réuni leurs moyens pendant quelques instans, pour calmer l'effervescence qui se manifestoit dans cette ville; pendant que le général Malher marchoit sur Livourne. Le général Clément, commandant à Lucques, auquel j'avois envoyé un courier, le 20, pour se porter sur cette place, m'a appris qu'il y étoit heureusement entré; il a eu beaucoup à se louer du colonel autrichien Siegenthal qui y commandoit, & qui la lui a cédée sans difficulté. Le général Clément a justifié sa confiance & il a parfaitement conduit son opération.

Le gros des insurgés s'étoit replié sur Arezzo; & le général Monnier les y a trouvés décidés à le défendre. Cette place bien fermée & favorablement située, pouvoit se maintenir quelque tems. Le général Sommariva l'a traversée dans sa retraite sur Ancône, & y a prodigué les promesses & tous les prestiges du fanatisme, pour exciter les Arétins à une défense opiniâtre. Un bataillon gardoit les approches de la ville; il est attaqué le 26 sur le canal de la Chiana, où il avoit pris position; il fait un feu vif; mais il est bientôt culbuté & taillé en pièces par un escadron du 11^e. de hussards, commandé par le citoyen Berruyer. Le citoyen Briche, capitaine au même régiment, en pourchassant les débris, jusques sous les remparts. Les aides-de-camp Demoli & Camille ont chargé avec valeur. Les troupes arrivent près des retranchemens hauts de vingt pieds, & qui semblent à l'abri d'un coup de main; l'artillerie dont ils sont garnis tire avec une grande vivacité. Le général Carré Saint-Cyr se porte, avec deux bataillons de la 20^e. de ligne, sur une hauteur voisine de la citadelle; un autre bataillon de la même demi-brigade se porte sur la route de Perugia; plusieurs pièces de canon soutenues par un bataillon de la 56^e. sont mis en batterie devant la porte de Florence pour l'abattre; d'autres pièces battent en brèche les bastions à droite.

Le général Monnier, qui sait prolonger les sièges lorsqu'il les soutient, comme à Ancône, & les abrégés lorsqu'il les fait, ordonne qu'on garnisse la porte de fascines & qu'on y mette le feu. Les

grenadiers courent les placer, dirigés par l'aide-de-camp Demoli & le capitaine du génie Buischevalier.

Le général Saint-Cyr fait la même opération à la porte qui se trouve dans son côté d'attaque. Une pluie de mitraille, mêlée de grenades & de pierres, tombe sur les braves qui posent les fascines pour embrâser les portes. Mais ce moyen audacieux ne peut réussir; les portes étant doublées en ter & terrassées.

L'ennemi qui touchoit à sa perte se mesure & se croit vainqueur. La ville est soudain illuminée; elle retentit de vociférations frénétiques; le tocsin sonne avec fureur & accompagne les cris redoublés de *mort aux Français!*

Étant instruit de cet état de choses, je fais passer de l'artillerie & des munitions sur Arezzo; le général Trivalcy marche avec une demi-brigade cisalpine de renfort, ainsi que le général Palombini, avec le bataillon d'officiers cisalpin qu'il commande; un bataillon de la 82^e. recit la même destination.

Pendant la nuit, on prépare des échelles; le soldat, impatient de vaincre, demandoit l'assaut. C'est sur les remparts de la ville, emportés de vive force, qu'il veut attendre les renforts. Le 27, à neuf heures, tout est disposé pour donner l'assaut. La 58^e. demi-brigade, commandée par le chef de bataillon Lusignan, s'y présente, conduite par le général Monnier & l'adjudant-commandant Gérard. Plusieurs braves de ce corps sont happés; mais rien ne peut ébranler son audace. Dans le même instant, la porte de Perugia & celle de la Montagne sont enlevées par la 29^e. de ligne; les Français se précipitent alors dans la place.

Les Arétins sont poursuivis & massacrés sur les remparts, dans les rues & sur les batteries. Les uns se dérobent à la mort en fuyant de tous les côtés, d'autres se défendent en core dans les maisons dont les murs sont crénelés; des souterrains qui conduisent dans les campagnes en ont sauvé plusieurs. La citadelle demande à capituler; & sur la réponse que les Français ne capitulent pas avec des brigands, elle se rend à discrétion.

Tel a été le sort d'Arezzo, de cette coupable ville, qu'on a toute-fois épargnée; elle avoit osé braver l'armée de Naples dans la dernière campagne, & elle n'a cessé depuis de mériter la vengeance que la générosité française a dédaigné d'exercer sur elle.

Je vous ferai passer sept drapeaux qui ont été enlevés aux insurgés. La place renferme beaucoup d'armes & de munitions.

Il est inutile de vous faire l'éloge des troupes. Le succès de cette expédition, & l'assaut brillant d'Arezzo, le font assez, ainsi que celui des officiers généraux, des officiers supérieurs & d'état-major employés dans le corps d'armée que je commande.

L'observation de la discipline militaire, la protection accordée aux habitans paisibles, & le respect pour l'armistice, caractérisent particulièrement cette opération; elle répare des griefs que l'armée française ne pouvoit tolérer sans foiblesse & sans danger; elle rétablit le principe des loix de la guerre, trop long-tems violées à notre égard. Je ne doute pas qu'elle n'accélère les négociations de la paix.

Signé, DUBOIS.

Bourse du 22 brumaire.

Rente prov., 22 fr. 40 c. — Tiers consol., 33 fr. 50 c. — Bons $\frac{2}{3}$, 1 fr. 65 c. — Bons d'arrérage, 85 fr. 35 c. — Bons pour l'an 8, 93 fr. 00 c. — Syndicat, 84 fr. 50 c. — Coupures, 83 fr. 50 c.

Abrégé de la Grammaire usuelle; par le citoyen Caminade; seconde édition. A Paris, chez l'auteur, rue Andre-des-Arcs, n^o. 78, au coin de celle des Grands-Augustins; & chez les libraires suivants: Deterville, rue du Batoir, n^o. 16; Desenne, au palais du Tribunal; Agasse, rue des Poitevins, n^o. 13; Moutardier, quai des Augustins, n^o. 28. Prix, 1 fr. quand on ne prend qu'un exemplaire, & 80 cent. quand on en prend plusieurs.

De la Littérature, considérée dans ses rapports avec les institutions sociales; par madame de Staël-Holstein. Seconde édition; revue, corrigée, augmentée de notes & d'une préface dans lesquelles on trouve la réfutation des objections qui ont été alléguées contre les opinions politiques & littéraires que cet ouvrage contient. Deux vol. in-8^o. Prix, 7 fr. 20 cent., & 9 fr. 20 cent. franc de port. A Paris, chez Maradan, libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arts, n^o. 16.